

INV, 100

5314 L

ÉPISODE

DE LA

QUESTION D'ORIENT

RUSSIE, VALACHIE, MOLDAVIE.



PARIS

A. RENÉ ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1842

INTRIGUES DE LA RUSSIE

ET DÉCHÉANCE DU PRINCE GHKA (4).

Tandis qu'en Occident, en France surtout et en Angleterre, les gouvernements semblent abandonner la question d'Orient en proie aux seuls publicistes, la *pauvre* Russie redouble d'efforts pour la trancher à elle seule et faire *régner l'ordre* dans un pays qu'elle protège déjà depuis si longtemps contre les mauvais génies. Il y a là de la générosité, de l'abnéga-

(4) Voir pour les notes à la fin du volume.

tion, et tout le monde doit lui en savoir gré : d'abord les gouvernements en ce qu'ils échappent aux poursuites d'une presse indiscrete ; puis aussi les publicistes qui se trouveront dispensés de prêcher dans le désert, et qui, d'ailleurs, pourront reprendre haleine et retremper leur plume. A voir, d'un côté, l'indifférence, l'apathie des cabinets de Vienne, de Londres et de Paris, et, de l'autre côté, cette activité habile et persévérante du cabinet de Saint-Pétersbourg, on serait tenté de croire que ceux-là ont abdiqué leur dignité et leurs intérêts en faveur du cabinet russe, et qu'ils lui ont laissé le soin de régler à lui seul les destinées de l'Orient. Cela supposé, la Russie s'en acquitte on ne peut mieux.

Sans rappeler la part déjà trop connue que cette puissance a prise, ces dernières années, dans les affaires de l'Égypte, de la Grèce, de la Bulgarie, de la Servie, et à ne considérer que son action dans les principautés de la Moldavie et de la Valachie, il y aurait encore de quoi s'étonner, s'effrayer même. J'insisterai sur les principautés; elles sont peu connues (*a*), elles occupent la première place dans la question d'Orient, et c'est à elles surtout que la Russie prend intérêt.

Ce serait chose d'un haut intérêt, mais qui

excéderait les bornes auxquelles nous voulons nous soumettre, que d'exposer comment cette puissance a su tour à tour tenir en échec, tantôt la Porte en mettant en avant les droits des principautés, tantôt celles-ci en excitant et en encourageant la vanité et la cupidité du Divan; comment elle est parvenue à s'arroger le protectorat de la Moldo-Valachie malgré la Moldo-Valachie, malgré la Porte, malgré tout le monde. Il serait surtout curieux de la suivre jusqu'à la dernière occupation des principautés, ou plutôt jusqu'à leur occupation actuelle; car si les armées russes n'y sont plus, la Russie y est toujours, et plus solidement établie que jamais. Les preuves malheureusement ne manquent pas à l'appui de cette dernière assertion. Il nous suffira de faire remarquer que les règlements ou chartes constitutionnelles des principautés ont été rédigés sous la présidence immédiate du consul russe, et ne servent qu'à légitimer l'intervention, ou, pour mieux dire, l'arbitraire de la Russie, et à limiter les libertés du pays; que les princes *Sturza* et *Ghika*, quoique indigènes, ont été choisis par le czar, et que le consul russe exerce une véritable dictature en Valachie et en Moldavie. Eh bien, cependant, la Russie n'est pas satisfaite de la position qu'elle s'est créée, et, non contente d'avoir

dans les principautés des princes valaques à ses ordres et de gouverner même en la personne de son consul, elle veut faire occuper les trônes de Valachie et de Moldavie par des gouverneurs russes ! Grâce à l'apathie des autres puissances, elle marche d'un pas de géant à l'accomplissement de ses desseins. Elle a pour auxiliaires la corruption, l'intimidation, la division, trinité infernale qui lui a valu la Pologne et tant d'autres conquêtes, et qui lui vaudra peut-être aussi celle des principautés. Dès la campagne de 1828 se révèlent les tendances de la Russie; en 1831, le czar nomma, pour dernier gouverneur provisoire russe des principautés, *Kisselëff*, homme essentiellement frivole, mais dont la douceur apparente était propre à calmer un peu les douloureux souvenirs que les armées impériales avaient laissés dans le pays. Du reste, on évita peut-être ainsi que les Moldo-Valaques ne recourussent aux expédients violents qui les avaient déjà débarrassés de *Zaltouchin*, autre gouverneur provisoire dont tout le crime était de vouloir gouverner en bon Russe. Quand *Sturza* et *Ghika* furent nommés, la Russie, pour dégoûter le pays du gouvernement national et faire regretter le gouvernement russe, exhorta les nouveaux princes à toutes sortes de concussions et à l'arbitraire

le plus révoltant. Elle fut servie à souhait. Quelques années de règne suffirent aux deux princes pour exciter le mécontentement général, et à tel point que, il y a deux ans, dans une séance de son assemblée, l'aristocratie valaque, moins patiente que le peuple et peu jalouse de la dignité nationale, sut tout à la fois se venger de Ghika et se rendre agréable à la Russie. Sur la proposition de *Manuel Baliano*, la naturalisation valaque fut accordée à *Kisseleff*. La Russie attachait un grand prix à cette naturalisation, et les événements qui l'ont suivie, surtout ce qui s'est passé l'hiver dernier à la Chambre valaque, ont révélé aux esprits les moins intelligents les motifs de la Russie. On se rappelle la brochure sortie, en 1840, de la fabrique des frères *Shtirbeï* et *Georges Bibesco*, et qui était destinée à relever les prétendus bienfaits rendus à la Moldo-Valachie par le général *Kisseleff*; on connaît le but des pèlerinages continuels que font de Bucharest à Paris, de Paris à Londres et de Londres à Vienne, *Shtirbeï* et *Bibesco*; on sait que, tout récemment encore, ces deux apôtres du despotisme moscovite ont publié un écrit intitulé : *De la situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghika*, et, grâce à leur culte pour la Russie, ils ont, dans leur livre,

calomnié leur pays et son gouvernement, qui ne peuvent avoir, à leurs yeux, d'autre tort que de n'être pas russes. Mais, en même temps, ils ont trop encensé *Kisseleff* et l'empereur leur maître pour qu'on s'y laisse prendre. Ils n'obtiendront pas même l'approbation de Nicolas; car, si le czar aime les traîtres, il veut en eux de l'habileté. Quant aux Valaques, à qui Shtirbeï et Bibesco ont fait l'injure d'attribuer des sentiments russes, ils ne l'oublieront pas à l'heure où les peuples se souviennent et où les traîtres voudraient qu'on oubliât leurs perfidies.

La manière dont le czar procède pour amener un peuple sous sa domination mérite d'être examinée. On peut la résumer en une vente : la chose vendue, c'est le pays, et le marché se passe entre l'empereur d'une part et les aristocraties de l'autre; seulement, le czar emploie certains moyens d'obtenir les meilleures conditions possibles, et il a reconnu que l'intimidation facilite les achats.

En retirant ses troupes de la Moldo-Valachie, la Russie y laissa pour consul *Ruckmann*, homme dur et orgueilleux, qui fit aller bon train l'aristocratie. Celle-ci, au bout de quelque temps, fatiguée de se voir ainsi menée à la cosaque, bouda d'abord, puis porta ses do-

léances aux pieds du czar, lui protesta de sa fidélité et de son obéissance, et le supplia de retirer *Ruckmann*; l'expédient employé avait produit son effet. La Russie alors rappela *Ruckmann* et envoya à la noble aristocratie valaque l'anodin *Titoff*, qui obtint d'elle la naturalisation de *Kisseleff*.

Daszkow, consul actuel de Russie (b) et successeur de *Titoff*, sut à son tour si bien capter l'aristocratie en la soutenant contre le prince Ghika qu'il parvint, l'année dernière, à composer une Chambre en presque totalité russe; le doute à cet égard n'est point possible quand on entend les noms de *Georges Philippesco*, de *Georges Bibesco* et d'*Alexandre Villara*, qui figurent parmi les nouveaux députés.

La chambre ainsi composée, stimulée par le consul *Daszkow*, forte de la protection russe, et pouvant alléguer, nous devons le reconnaître, des abus commis sous le règne de Ghika, adressa à ce prince, au commencement de la dernière session, les remontrances les plus énergiquement injurieuses qu'on puisse imaginer. Il y avait parti pris : celui de le faire descendre du trône. Ignore-t-on la part active que la Russie prend en tout cela et la mission récente du général *Duhamel*, qui sut arriver à Bucharest plusieurs jours avant le commissaire

turc *Chékib-Effendi*, et qui prit son temps de manière à terminer seul toutes les opérations? Le silence même de la Russie trahirait ses intentions. L'on se rappelle que, il y a environ cinq ans, la Chambre valaque, fidèle alors à son mandat, soutint avec courage les libertés du pays. La Russie (c'est ainsi qu'elle protège!) s' alarma de cette manifestation et arracha à la faiblesse du Divan un firman contraire aux droits des principautés; ce firman (c) amena la dissolution de la Chambre, et valut, par la suite, au plus digne des Valaques, à Jean *Campignano*, malgré son caractère inviolable de député, l'exil, ou plutôt une longue et affreuse prison.

On ne doit pas s'étonner si *Shtirbeï* et *Georges Bibesco*, qui doivent tout à la Russie, et qui, sortis d'une famille de gardeurs de chevaux et ayant juste le mérite de leurs ancêtres, étalent aujourd'hui sur leur poitrine les décorations russes et ne rêvent rien moins que le titre de prince; on ne doit plus s'étonner, disons-nous, qu'ils aient combattu Ghika et qu'ils servent aveuglément la Russie. Peut-être sont-ils destinés à occuper, par intérim, le trône de la Valachie, et se réservent-ils l'honneur de confier eux-mêmes *leur chère patrie, la fille adoptive de la Russie*, aux mains de *Nicolas*,

leur très-auguste maître. Mais *Ghika* dut éprouver un sentiment bien pénible en se voyant abandonner, quelques mois avant sa chute, des hommes qui lui devaient tout, de ses créatures jadis si dévouées, et, entre autres, de ce *Théodore Poppesco* que, de simple valet, il avait mis en position d'arriver à la Chambre.

Pareil enseignement aurait dû profiter au prince et lui faire apprécier la fidélité et le patriotisme de ces dignes boyards. Il avait eu la faiblesse de tolérer leurs concussions, et tout à coup, lorsque venaient à cesser les emplois lucratifs, quand la proie échappait aux exakteurs, une opposition menaçante surgissait, évoquée par la Russie. *Ghika* pouvait dès lors juger de la sincérité et de la reconnaissance russe, et il aurait dû trouver dans son caractère et dans ses sentiments assez de force pour braver le danger et se faire entourer d'honorables Valaques. Alors, fort de son droit, fort surtout de l'opinion publique, il ne lui aurait pas été difficile de se faire courtoiser par cette même puissance qui méconnaissait des services rendus ; il aurait pu écraser aisément une aristocratie lâche et cupide, et faire tomber la vindicte publique sur *Alexandre Villara*, dont tous les rêves ambitieux se trouvaient réalisés

du jour qu'il obtint de la Russie l'honneur de diriger la trahison. Oui, Ghika pouvait triompher, mais il devait agir de suite; il a hésité un instant, et il s'est perdu.

Et tandis que l'orage se forme et menace d'anéantir toute une nation, que font les représentants des puissances à Bucharest et à Jassy? Rien! Ils gardent le silence, et ce silence coupable porte le découragement dans l'âme des patriotes, et légitime et enhardit l'usurpation russe.

Le cabinet de Vienne, zéléateur fervent du *statu quo*, pense-t-il le maintenir en souffrant que les Russes viennent s'intrôniser en Moldavie et en Valachie? Que sont devenues les préventions trop justes de Marie-Thérèse? L'Autriche ne craint-elle plus le voisinage de la Russie? Croit-elle que le czar, une fois établi dans les principautés, s'abstiendra de franchir les Karpaths pour aller visiter les Valaques de la Transylvanie, du Banat, de la Bucovine, et ses autres coreligionnaires de l'empire autrichien? De son côté, l'Angleterre a-t-elle signé à la Russie l'abandon de l'Orient? Compterait-elle, par hasard, sur un échange de bons procédés? Ignore-t-elle que la Russie n'est pas étrangère au mouvement des Indes, et que ses officiers commandaient le feu à Canton? Et la France,

la France surtout ! méconnaîtra-t-elle ses principes et ses intérêts au point d'user de ménagements envers le czar, elle qui n'a qu'à parler haut pour être écoutée ?

La Valachie et la Moldavie, aux termes de leurs capitulations avec la Porte, capitulations que la Russie elle-même a reconnues, ont une existence politique qui leur est propre ; elles sont souveraines, et le droit des gens tout entier est pour elle (*d*) ; dès lors, toute intervention en leur faveur est légitime, nécessaire même. Espérons qu'il y aura des voix généreuses pour plaider, dans nos Chambres, la cause des Mol-do-Valaques, et pour engager, pour forcer au besoin le gouvernement à prendre les mesures qu'exigent la dignité et l'intérêt de la France.

Soit faiblesse, soit manque de prévoyance, le prince Ghika a succombé. Que sa chute au moins soit un haut enseignement pour celui qui lui succédera au trône ; qu'elle éclaire les boyards eux-mêmes sur leurs vrais intérêts ; qu'elle leur apprenne à mettre quelque réserve dans leur dévouement à la Russie. Si la domination russe venait à s'étendre aux principautés, les boyards en ressentiraient les premiers tout le poids. Le peuple..... grâce à eux, il a appris à souffrir ! Bien que le prince Ghika n'ait

pas travaillé à se faire regretter , sa destitution n'en est pas moins une calamité publique. Il a été immolé par la Russie (e) qui se prépare de la sorte une nouvelle intervention dans la Moldo-Valachie, et l'on sait à quel prix elle intervient. Les craintes des Valaques sur le choix du nouveau prince ne sont donc que trop fondées.

Ce n'est pas la première fois que la Russie fait nommer et déposer les princes de Valachie et de Moldavie. Il y a près d'un siècle et demi qu'elle menace d'écraser de son bras protecteur ce malheureux pays. Dès l'année 1714, elle machina la mort du prince *Brancovano*, qui avait refusé de s'unir à Pierre-le-Grand contre la Porte , et depuis elle n'a cessé de provoquer la nomination et la destitution arbitraires de la plupart des princes valaques et moldaves. Elle ne s'est pas démentie un seul instant ; sa politique a toujours été la même : amener les membres du Divan à violer les capitulations, pousser sous main les princes à toutes sortes d'abus, et désapprouver hautement le Divan et les princes par ses représentants à Bucharest et à Jassy , telle a été la tactique constamment suivie. Le gouvernement russe est ainsi parvenu à généraliser son droit de protection et à s'ingérer dans toutes les affaires des principautés. Le Divan et les princes fanariotes servirent si bien

ses vues qu'en 1821 les Valaques fatigués s'insurgèrent. La Russie s'en réjouit un instant ; mais bientôt mal lui en prit , car ce mouvement fut tout patriotique. Elle eut , il est vrai , la cruelle satisfaction de faire surprendre et exécuter le chef des insurgés, *Théodore Vladimiresco*.

La nature de cette publication ne me permet point d'embrasser dans son ensemble la politique de la Russie à l'égard des principautés, de discuter chacun de ses empiétements sur les droits les plus sacrés d'un peuple, et de la montrer disposant, à diverses époques, des trônes moldo-valaques. Cependant il est nécessaire, pour l'intelligence du lecteur, que nous exposions en quelques mots l'action du cabinet russe sur ce point, au moins pendant ces dernières années. La trahison du drogman *Démètre Mourousi* et de *Sutzo*, la fuite d'*Ypsilanti* et de *Carad-gea* venaient d'apprendre au sultan qu'il ne devait pas plus compter sur la fidélité des Fanariotes que les principautés sur leur justice. La Russie craignit que le sultan ne se décidât à restituer aux Moldo-Valaques le droit d'élection qu'elle avait réclamé elle-même pour eux quelque temps auparavant (f). Elle essaya d'empêcher les indigènes, qu'elle ne pouvait pas alors se concilier, d'arriver au trône, et elle tenta de

restreindre le nombre des candidats, afin de pouvoir plus aisément les corrompre et les attacher à sa politique. Elle obtint, en effet, de la Porte, la veille de la révolution valaque, qui éclata en même temps que celle des Grecs, l'engagement de ne prendre les princes que dans quatre familles fanariotes. Après que la Valachie fut pacifiée, la Porte, éclairée sur la conduite des Fanariotes, convaincue, par la mort de Vladimiresco, que les Valaques ne combattaient pas pour la Russie et qu'ils n'avaient d'autre but que de rentrer dans leurs droits, profita de l'absence du ministre russe à Constantinople, et donna à la Moldo-Valachie des princes indigènes. Le *hâtîschérif* de leur nomination contenait la déclaration formelle « que la Porte restituait à toujours aux Moldo-Valaques le droit d'avoir des princes de leur nation. » La Russie protesta vivement contre cette disposition, et elle rappela à la Porte sa promesse de ne prendre les princes que dans quatre familles fanariotes seulement. Il fut répondu à la Russie qu'elle ne pouvait interdire au sultan de restituer aux principautés des droits qui leur appartenaient, et que la prétention du czar était d'autant moins raisonnable qu'à la nomination d'Ypsilanti le cabinet russe avait exigé de la Porte plus que celle-ci ne prétendait accorder

maintenant. Battue de ce côté, la Russie, persuadée que son influence serait nulle sur les princes indigènes, et que la Porte, éclairée enfin sur les projets de l'autocrate, ne manquerait pas de prendre les princes parmi les adversaires les plus prononcés de la politique russe ; craignant surtout que la Porte, après avoir rempli une des clauses des capitulations, ne s'arrêtât plus dans cette voie de la légalité, dirigea ses batteries vers un autre point. Elle saisit avec avidité l'occasion que lui offrait le traité d'Ackerman pour reprendre position.

Tout en reconnaissant les princes indigènes nommés contre son gré, elle obtint pour les Moldo-Valaques la restitution du droit d'élire leurs princes, comptant bien se rendre maîtresse des élections par les rivalités qu'elle saurait susciter entre les boyards. Elle ne manqua pas de reproduire dans ce traité d'Ackerman les clauses stipulées déjà antérieurement : « que les princes pourraient être déposés après le terme de sept ans ; qu'ils pourraient être déposés même avant ce terme en cas de délit grave, discuté préalablement par la Porte conjointement avec le ministre de Russie ; qu'ils seront tenus d'avoir égard aux observations et aux représentations du consul de Russie. » Il est facile de deviner tout ce que de pareilles clauses de-



vaient avoir de funeste pour la Porte et pour les principautés.

Par le traité d'Andrinople, la Russie stipula que les princes seraient élus à vie, bien résolue encore de faire tourner cette clause en sa faveur. L'occupation militaire du pays avait excité un mécontentement général. La Russie comprit qu'il n'y avait pour elle aucun avantage à espérer dans l'élection qui se préparait. La circonstance que le prince devait être nommé à vie diminuait le nombre de chances favorables à sa politique, aussi s'arrangea-t-elle de manière à obtenir, en 1833, par la convention de Saint-Pétersbourg, que les princes fussent nommés pour cette fois unique concurremment par elle et par la Porte. Elle pouvait faire ainsi accepter les candidats qui avaient son agrément, et elle se réservait toute la durée de leur règne pour manœuvrer dans le sens de son ambition et consommer son œuvre. Son choix tomba, en Moldavie, sur *Michel Sturdza*, et en Valachie sur *Alexandre Ghika*.

Ghika, moins heureux que Sturdza, n'ayant pas voulu ou n'ayant pas pu se conformer suffisamment à la clause portant « que les princes seront tenus d'avoir égard aux observations et aux représentations du consul de Russie, » subit, le 17 du mois dernier, devant le tribunal

de M. de Boutinieff, la conséquence de cette clause corollaire de la précédente d'après laquelle « les princes pourront être déposés en cas de délit grave, discuté préalablement par la Porte conjointement avec le ministre de Russie. »

La Russie, avant de faire destituer un prince qu'elle avait choisi elle-même, a dû s'être assurée de la nomination d'un homme qui saurait mieux servir sa politique, et si elle n'empêche point cette fois encore l'élection du prince par les nationaux, c'est qu'il sera de son intérêt d'en agir ainsi. Que les Valaques y prennent donc garde ! La franchise n'est pas dans les habitudes de la Russie ; on n'entre pas impunément en jeu avec cette puissance. Les déserts de la Sibérie attestent ce qu'ont coûté aux Polonais des élections faites sous les yeux du czar. Il n'y a pas à tirer vanité du droit d'élire un prince. Il est des honneurs dont il faut user avec réserve. Les Valaques savent dans quelles circonstances la Russie a adhéré à ce qu'ils reprissent l'exercice d'un droit qu'ils n'avaient jamais abdiqué ; et aujourd'hui elle le leur verrait volontiers exercer deux fois par an, sous ses auspices.

DES CANDIDATS

AU TRÔNE DE VALACHIE.

Dans l'hypothèse que les Valaques soient appelés à donner un successeur à Ghika, il importe de faire connaître les hommes qui peuvent arriver au trône : les uns parce qu'ils ont pour titre d'avoir bien mérité de la Russie, les autres, d'avoir bien mérité de leur pays. Les premiers sont : *Shtirbeï*, *Georges Philippesco*, *Alexandre Philippesco* ; parmi ceux de la deuxième catégorie je prendrai le meilleur, *Jean Campignano*.

Shtirbeï est un homme vain, affété, plein de morgue, d'une intelligence bornée, sans aucun esprit d'ordre et sans crédit. Il a peu de connaissances et n'en a que de superficielles ; il est d'autant plus ignorant que sa vanité l'empêche de se ranger à l'avis de qui que ce soit. Cependant, il faut être juste et dire que, s'il ne veut pas profiter des bons conseils, le plus sou-

vent ce n'est pas sa faute : il ne les comprend pas ; car chez lui la faculté de conception n'est pas des plus développées. Il aime à s'appeler réformateur, et n'est tout au plus qu'un brouillon ; il déplace tout sans rien savoir mettre en place. Dieu sait comme il l'a prouvé lorsqu'il était au département de la justice ! Hors du pouvoir il fait parade de son intégrité ; ministre, il vaut le plus prévaricateur de ses collègues. Il se décore du titre de patriote ; s'il parle de la Valachie il dit toujours *ma patrie*, et il ne manque jamais de faire précéder le mot *patrie* de l'épithète de *chère*, de peur que l'on n'en doute. Il s'affiche comme philanthrope. Il a déclamé à la Chambre valaque contre l'esclavage, et la veille il avait vendu ses esclaves de la manière la plus lucrative ; car il ne s'était pas fait scrupule de séparer les enfants d'avec leurs mères. Nous ne parlerons pas de la noblesse de son caractère et de ses sentiments : elle est si connue que son nom en est devenu proverbial ; je citerai cependant deux faits que le lecteur pourrait ignorer. On faisait observer au général Kisseleff, lorsqu'il gouvernait provisoirement les principautés, que la censure ne paraissait pas utile. « Je le sens, répondit-il ; j'ai depuis six mois l'ordre impérial qui l'établit, et je ne me décidais pas à le faire exécuter ;

mais un de vos honorables collègues (M. Shtirbeï) m'a mis le couteau sur la gorge, et j'ai dû agir. » En 1837 la Russie fit nommer Shtirbeï ministre, à la condition qu'il obtiendrait pour elle le droit de sanction sur les actes législatifs de la Chambre valaque. Shtirbeï ayant échoué dans sa négociation alla de suite chez Ruckmann; celui-ci le mit à la porte et le traita hautement de lâche. M. Shtirbeï reçut ces outrages avec une résignation digne de lui; il paraissait même les avoir reçus avec joie.

Georges Philippesco est un vieillard d'une naïveté primitive, qui ne manque cependant pas de suffisance. Si l'on me demandait pourquoi, il me serait bien impossible de le dire; pour sa stature peut-être? Pareille question l'embarrasserait lui-même. Il répondrait sans doute qu'il est *grand boyard*. Philippesco est un boyard des anciens temps; il n'est pas de ce siècle. Il aime à donner des ordres, mais il lui faut un maire du palais; il ne pourrait gouverner un Etat constitutionnel; il suffirait à peine à un pachalick: encore faudrait-il se reporter à l'ordre de choses qui existait en Turquie avant le hatischérif de Gulhané. C'est un homme fantasque, complètement dénué de tact, dépourvu de toute énergie. Vous le voyez pour la moindre chose tantôt s'attendrir jusqu'aux larmes, tantôt entrer

dans une fureur inexprimable. Lorsqu'il occupe un emploi, on le dirait en pays conquis : il ne respecte rien ; il met tout au pillage ; il extorque l'argent avec d'autant plus d'avidité qu'il a moins l'habitude d'en conserver et que le besoin le stimule sans cesse. Avouons-le pourtant, il n'est pas égoïste : il prend et laisse prendre. Ses sentiments sont russes et le seront tant que la Russie conservera sa puissance, mais jusque-là seulement, car il est d'un naturel fort pusillanime. Pendant la révolution valaque, il eut l'honneur d'être le principal agent de la Russie, et d'avoir pour collègues, dans cette haute mission, le consul *Pini* et le Fanariote *Mavros*. En 1837, lorsque la Chambre valaque protesta d'une voix unanime contre la tentative que la Russie venait de faire pour lui enlever ses prérogatives, Georges Philippesco appuya les prétentions russes. Un noble représentant, Jean Philippesco, en fut indigné au plus haut degré, et l'apostropha, en pleine assemblée, de la manière suivante : « Vous méritez d'être pendu avec le ruban russe qui décore votre cou. » Du reste, Georges Philippesco reçut une compensation éclatante à l'insulte qu'on venait de lui faire, lorsque le baron Ruckmann le complimenta, au nom de l'empereur, lui et

son fils Constantin, pour le zèle qu'ils avaient montré.

Alexandre Philippesco est aussi un vieillard, mais qui diffère du précédent. Il est peu instruit, mais il a un esprit éminemment pratique. Il vaut du reste mieux que *Georges Philippesco*, et à plus forte raison mieux que *Shtirbeï*. Son caractère rusé lui a valu le surnom de *Voulpé (renard)*. Il a une facilité d'exécution remarquable; il ferait un excellent chef de bureau; peut-être même occuperait-il avec succès un portefeuille dans son pays, bien entendu; mais il est loin d'avoir les qualités qu'on est en droit d'exiger dans un prince. Il est vrai qu'il aime à représenter et à avoir chez lui des réunions nombreuses qu'il a l'honneur de présider; mais ces réunions sont des réunions de joueurs de cartes. Philippesco est en effet le premier joueur de Valachie et des pays circonvoisins; mais comme il n'est si bon joueur qui ne perde, il s'en est suivi que, pour corriger certaines veines malheureuses, Alexandre Philippesco est devenu tout à la fois vénal et rapace. Dès qu'il se trouve aux affaires le pays est pressuré dans tous les sens. Ce n'est pas que les employés fassent fortune. Alexandre Philippesco aime à se réserver tout l'argent; quant à ses subalter-

nes il les comble, de biens peu, mais beaucoup de politesses, car il est essentiellement poli, poli jusqu'à la bassesse. Qu'un Valaque lui demande quels sont ses sentiments politiques, il répond qu'il n'est pas Russe. Soit crainte, soit civilité, le langage qu'il tient à la Russie est tout différent. Pour mon compte je pense que son intérêt pécuniaire seul règle ses sympathies (g).

J'ai hâte d'en finir avec ces messieurs, d'autant plus que je parle d'un pays où l'on trouve des vertus inconnues dans notre Occident. A voir *mes héros*, on dirait qu'en Valachie le dernier est le premier. Je m'explique : on dirait qu'il est d'usage de choisir les princes parmi les plus corrompus et les plus incapables. Cependant, j'aime à le croire, Shtirbeï, Georges et Alexandre Philippesco en seront pour leurs brigues, et auront vainement convoité un trône qu'ils obtiendraient sans doute si la Russie nommait le prince, ou, ce qui revient au même, si elle se rendait maîtresse des élections.

Maintenant, si l'on veut connaître l'homme qui résume en lui les vertus et les sentiments de la nation Moldo-Valaque, et qui a acquis des droits incontestables au trône de Valachie par des services sans nombre rendus à son pays, cet homme est *Jean Campignano*. Campignano est le nom le plus populaire en Valachie ; sa fa-

mille, des plus illustres du pays, s'est toujours distinguée par l'élévation de ses sentiments et par les vertus de ses membres. Constantin Campignano, qui forma, à son exemple, notre Campignano son frère, avait pratiqué la vertu pendant toute sa vie avec tant de zèle que, s'il était d'usage chez les Valaques d'avoir des saints de leur nation, ils n'auraient pas manqué de demander qu'on le canonisât. Jean Campignano a un mérite réel et n'en fait point étalage; il ne déclame point contre l'esclavage après avoir vendu ses esclaves; il leur donne la liberté dans le silence et pourvoit à l'amélioration de leur sort.

Pour lui les places qu'il occupe sont des charges et non des bénéfices. Il ne s'enrichit point aux dépens de la fortune publique; au contraire il dote sa patrie de la sienne. Il ne sert point le czar afin d'arriver au trône, et, si le peuple l'y porte, c'est pour avoir combattu la Russie. Détailler les services rendus à la patrie par cet homme, ce serait raconter sa vie entière. Il suffit de dire qu'il a tout sacrifié à son pays, sa fortune et sa personne. Il a épuisé sa fortune en soutenant, à ses frais, le théâtre national que la Russie ne put souffrir longtemps, et la plupart des institutions littéraires, artistiques et philanthropiques; aussi les

vrais boyards lui reprochent-ils de n'être pas bon père de famille ou plutôt bon boyard. Le peuple, lui, l'appelle le meilleur des citoyens. Depuis que Campignano occupe la scène politique, il n'a pas cessé de faire la guerre aux illégalités commises dans les différentes branches de l'administration, et il a dévoilé toutes les tentatives criminelles de la Russie; cela lui a valu la perte de sa liberté pendant près de deux ans, et sa santé s'en est fortement ressentie. Les Valaques, disons-le, ont rendu justice au martyr; ils l'ont appelé leur gloire patriotique. Ils l'ont chanté, ils le chantent encore. Campignano joint à ces sentiments d'honneur, de patriotisme et de vertu, un courage civique qui l'a fait surnommer le *Manuel des Valaques*. Ses connaissances et ses talents feraient de lui un prince que les nations les mieux gouvernées pourraient envier à la Valachie. Sans être érudit, il possède cependant des connaissances fort étendues en politique et en économie publique; c'est peut-être l'homme qui s'est occupé le plus de ce qui concerne son pays; il en connaît parfaitement la situation politique, les besoins et les ressources. Il est d'une activité prodigieuse, et en quelque sorte infatigable.

Il conçoit et il exécute avec une égale rapidité; il a une élévation de vues qui étonne-

rait le premier de nos hommes d'État, et est doué de beaucoup de présence d'esprit et d'une élocution facile et pleine de dignité. Son calme ne se dément jamais. La sérénité qui brille en lui révèle la pureté de ses sentiments. Il est d'une urbanité pleine de distinction qui lui attache et les vieillards et les jeunes gens; les ennemis même du pays regrettent de ne pouvoir le haïr.

Les hommes que nous avons évoqués devant nous réunissent toutes les conditions politiques exigées du candidat au trône, à l'exception de Shtirbeï, qui ne compte peut-être pas trois générations de noblesse. Du reste il est probable que la Russie elle-même ne voudrait pas, en admettant qu'elle le pût, imposer à la nation un homme aussi gravement compromis que l'est Shtirbeï. Parmi les candidats, celui que la Porte agréerait de préférence, c'est Campignano; car il est le seul ami de son pays, et partant de la Porte. En effet, le but de Campignano n'est autre que de resserrer les liens qui doivent exister, d'après les capitulations, entre la Turquie et la Moldo-Valachie, et de soustraire l'une et l'autre de ces nations à la tutelle du Nord.

AUX VALAQUES.

Valaques, mes frères ! (car un long séjour parmi vous a fait de moi votre frère d'adoption),

Électeurs des deux classes , maintenant que je vous ai rappelé la vie des hommes qui se présentent à vos suffrages , recueillez-vous et prononcez. Si ces deux extrêmes vous embarrassent , si la conduite indigne des premiers vous révolte , si les vertus du dernier vous importunent , n'hésitez pas un seul instant : choisissez un moyen terme entre le bien et le mal ; reportez tous vos suffrages sur l'homme qui , s'il n'a pas mérité de la patrie comme Campignano , n'est point flétri du cachet de la Russie. Donnez vos suffrages à *Étienne Balatchiano*. C'est le digne représentant de *Constantin Balatchiano*, son père , que vous regrettez tous , puisqu'en le perdant vous avez perdu un des meilleurs soutiens de votre indépendance. Vous aurez en Étienne Balat-

chiano un prince éclairé, un prince intègre, et, ce qui vous importe le plus, un prince patriote. Cependant, ne vous laissez pas intimider par les intrigues et les menaces de la Russie. Le mauvais génie ne peut rien sur les âmes fortes. Ne doutez point de vos forces, ayez confiance dans votre union pour le bien ; faites triompher la volonté nationale, faites triompher la candidature de Campignano. Vous connaissez tous, vous connaissez mieux que moi la rédaction vicieuse de votre règlement organique, surtout des dispositions relatives à l'élection du prince ; vous connaissez le parti que la Russie se propose d'en tirer. Ne vous endormez pas ; n'admettez parini vous que ceux qui doivent y être admis ; faites-vous représenter par des hommes qui ont la confiance publique ; surveillez les manœuvres du gouvernement provisoire ; surveillez bien, surveillez par dessus tout le dépouillement du scrutin ; pénétrez-vous de la gravité des opérations auxquelles vous êtes appelés à prendre part. Pesez bien vos suffrages, ayez-en la conscience ; que l'esprit de parti, que les promesses personnelles ne vous séduisent point ; vous en connaissez la valeur. Cherchez votre intérêt dans l'intérêt commun ; sous un gouvernement national, éclairé, vous prospérerez tous.

Vous, membres de l'assemblée ordinaire, vous, boyards qui aimez à vous appeler grands, montrez-vous tels. L'occasion est belle, saisissez-la avec avidité, et prouvez que vous n'avez travaillé à la ruine de Ghika que pour donner à la nation le prince qu'elle veut avoir. Une accusation horrible vous dévore : on vous accuse d'avoir trahi votre pays; c'est une plaie mortelle; si elle était réelle elle creuserait votre tombeau.

Vous, archevêque métropolitain, appelé à présider l'assemblée, et à recevoir aux pieds de l'autel le serment des députés, tremblez devant la majesté de votre mission. Si vous doutez de la justice des hommes, craignez du moins celle de Dieu; ne vendez pas le Christ pour une décoration russe. Votre croix, vous la tenez de l'Église; ne l'échangez point contre la croix des Czars.

Vous, Jean Philippesco, Jean Rosseti, Grégoire Cantacuzène, qui avez combattu au premier rang de l'opposition nationale, soyez toujours les mêmes; soyez fidèles à votre mandat. Aguerri déjà dans les luttes parlementaires, préparez-vous au combat, soyez jaloux de diriger les assemblées, rivalisez de zèle, et assurez-vous la victoire. Vos noms se recommanderont à la postérité la plus reculée.

Vous surtout, évêque de Bouseo, digne successeur de Farcache et de Grégoire (*h*), fidèle interprète de la loi du Sauveur, de cette Trinité divine : Liberté, égalité, fraternité ! votre nom est déjà placé à côté des noms des premiers soldats du Christ. Armez-vous de la grâce de Dieu, de l'amour du bien, et faites retentir votre sainte voix dans cette occasion solennelle. Confondez l'ennemi ; rendez l'Antéchrist à l'impuissance, et faites tomber la colère du ciel sur ceux qui se jouent de ses ordres, qui trafiquent de la vie des peuples.

Vous tous, Roumans (*i*), enfants de Michel-le-Brave, d'Étienne-le-Grand, de Jean Huniade, illustres par votre nom, plus illustres encore par vos vertus ; vos ancêtres, les Romains, ont fait leur gloire en asservissant les peuples ; vous, vous avez fait la vôtre en les délivrant, en défendant la chrétienté. Prenez pour devise les paroles de votre poète *Vacaresco* : *La fapté bouné poutzini s'adouné moult pot poutzini bouni inpréouné* (1). Ralliez-vous et vous avez vaincu ; unis vous serez forts. L'ennemi que vous redoutez ne s'attaque qu'aux faibles ; corrompre, désunir, voilà ses armes. L'Europe

(1) Le nombre des personnes qui se réunissent pour faire le bien n'est pas grand, mais ce petit nombre peut beaucoup.

ne vous a point oubliés ; elle ne saurait vous oublier sans s'oublier elle-même. Vous avez été l'avant-garde dans la guerre d'indépendance de la chrétienté entière. Elle apprend avec joie que le soleil de vos beaux jours reparaît. L'opinion publique se forme , et elle forcera les gouvernements à prendre fait et cause pour vous. Ayez confiance en vous-mêmes ; lisez votre avenir dans le livre de votre passé ; vous avez toujours existé , vous n'avez eu qu'un moment de sommeil ; ne vous en étonnez point : vous aviez tant combattu ! Telle est la destinée des peuples ! Vos voisins , la plupart vos supérieurs en nombre , ont tous succombé ; vous seuls , vous avez su survivre aux revers du temps. Oui , vous existez , et vous existerez toujours. Il y a une Providence qui veille sur vous , ayez en la certitude , vous ne périrez pas ; que le tourbillon du Nord ne vous épouvante point ! Depuis des siècles il tourne autour de vous sans oser vous heurter ; non , il ne vous emportera pas ; le jour n'est pas loin où vous le verrez venir se briser contre vos flancs avec un fracas effroyable. Cent peuples surgiront , et vous , vous resterez debout comme une pyramide... sur laquelle le monde ira lire : Le droit n'est pas du côté du plus fort. Le plus fort est celui qui a la conscience de son droit.

NOTES.

(a) On ne se douterait pas combien notre presse est peu instruite sur l'état des principautés. Il est pénible de la voir aller chercher des nouvelles sur la Valachie chez le nommé Picolo, agent de la Russie, au service des frères Shtirbei et Bibesco. Il calomnie les Valaques qui l'ont tiré de la misère, et les confond impunément avec les Bulgares. Il chante ses maîtres. Il chante Kisseleff; il le présente comme le premier candidat au trône de Valachie. Kisseleff s'est bien fait naturaliser Valaque dans ce but; mais, d'après les lois du pays, ses enfants seulement pourront, s'ils continuent à être Valaques, convoiter cet honneur. Nous avons vu *le National* lui-même, il y a quelques jours, reprocher à M. Billecocq, notre consul à Bucharest, d'avoir laissé à M. Boutinieff seul l'honneur de faire déposer le prince Ghika. Certes, les rédacteurs du *National*, s'ils avaient connu tant soit peu les affaires de ce pays, auraient rougi en prononçant un pareil blasphème.

(b) Des lettres de Kicheniew (Bessarabie) annonçaient comme certain, il y a vingt jours, le rappel de M. Daszkow, et son remplacement par M. Struffi. Nous le croirions vo-

lontiers. Cela est conforme à la tactique de la Russie. Elle renouvelle presque tous les ans ses consuls dans les principautés. En effet, elle les rappelle toutes les fois qu'elle leur fait commettre quelque illégalité par trop flagrante; soit pour donner satisfaction, (dit-elle) aux réclamations des habitants, soit pour éluder des promesses faites par le consul aux boyards qui l'ont secondé.

(c) Le manuscrit du règlement organique finissait par l'article suivant : « Aucune loi nouvelle ne pourra être faite, aucun changement ne pourra être porté aux dispositions des règlements (des deux principautés), sans le consentement préalable de la Cour suzeraine. » Cet article fut rejeté et ne fut point imprimé, ni promulgué lors de la première édition des règlements. En 1837, comme on allait éditer de nouveau le règlement valaque, la Russie voulut obtenir l'insertion de l'article dans cette nouvelle édition, en ajoutant à ses dispositions « et protectrice. » Sur le refus de la Chambre, elle l'inséra de force en vertu d'un firman que la Porte se vit forcée de lui accorder. Pour mieux apprécier l'illégalité de ces procédés, voir la note suivante.

(d) Voici le texte des deux traités ou capitulations, les seuls conclus entre la Porte et la Valachie. Le premier date de 1393, le second de 1460.

ARTICLE 1^{er}. Nous, Bajazet, arrêtons, par extrême condescendance pour la Valachie, qui a fait soumission à notre invincible empire avec son prince régnant, que ce pays continuera à se gouverner par ses propres lois, et que le prince de Valachie aura l'entière liberté de déclarer la guerre à ses voisins et de faire la paix avec eux, quand et comme bon lui semblera, et par conséquent il aura le droit de vie et de mort sur ses sujets.

ART. 2. Les Valaques qui viendraient sur le territoire de notre empire seront exempts de toute espèce de contribution.

ART. 3. Les princes, mais toutefois chrétiens, seront élus par le métropolitain et les boyards.

ART. 4. Le prince de la Valachie sera tenu de payer par an, à notre trésor impérial, 3,000 piastres rouges du pays, ou 500 piastres d'argent de notre monnaie.

ART. 1^{er}. Le sultan consent et s'engage, pour lui-même et pour ses successeurs, à protéger la Valachie et à la défendre contre tout ennemi, sans exiger autre chose que la suprématie sur la souveraineté de cette principauté, dont les Vaivodes seront tenus de payer à la Sublime-Porte un tribut de 10,000 ducats.

ART. 2. La Sublime-Porte ne s'ingérera en rien dans l'administration locale de ladite principauté, et il ne sera permis à aucun Turc de venir en Valachie sans un motif ostensible.

ART. 3. Les Vaivodes continueront d'être élus par l'archevêque métropolitain, les évêques, les boyards, et l'élection sera reconnue par la Porte.

ART. 4. La nation valaque continuera de jouir du libre exercice de ses propres lois, et les Vaivodes auront le droit de vie et de mort sur leurs sujets, comme celui de faire la paix ou la guerre, sans être soumis pour aucun de ces actes à aucune espèce de responsabilité envers la Sublime-Porte.

L'état de la Moldavie fut réglé de la même manière en 1536.

Ces traités, comme ils renferment une concession honorifique et un tribut, rentrent bien dans les alliances inégales, mais ils n'altèrent en rien l'indépendance, la souveraineté des principautés. Le droit des gens reconnaît

comme souverains des États placés dans des conditions inférieures à celles de la Valachie et de la Moldavie. (*Voir Vattel, Martens et surtout Kluber, Droit des Gens, tome I^{er}, 1^{re} partie, chap. I^{er}, § 22, page 35.*)

(e) Le prince Ghika n'était point Russe. Il était cependant d'un caractère si faible, la Russie savait si bien le compromettre, que grand nombre de patriotes s'abusaient sur ses sentiments. Je me rappelle encore les paroles de M. le marquis de Château-Giron. Il me disait, il y a trois ans : « Le prince est hostile à la politique russe; il est meilleur Valaque que la plupart de ceux qui se disent amis du pays. Lorsque la Russie parviendra à le faire déposer, je le plaindrai bien. Je ne plaindrai pas moins les vrais patriotes qui s'aveuglent aujourd'hui au point de lui faire la guerre. »

Ghika assistait, il y a quelques années, à la consécration d'une église à Bucharest. Il fut tellement indisposé de voir qu'on y chantait en russe qu'il s'écria : « Dans notre pays on ne doit point chanter en langue russe; nous avons notre langue. » Et défense fut faite de continuer à chanter en russe. Il s'est aussi vivement opposé à la naturalisation de Kisseleff. On me dira qu'il l'a fait par intérêt personnel. Je répondrai : Heureux le prince qui a les mêmes intérêts que sa nation.

(f) Vers le commencement de ce siècle, les Valaques, troublés par la révolte des pachas, leurs voisins, et sans gouvernement, invoquèrent l'appui de la France. Ils lui demandèrent de se constituer en république. Sur la réponse du premier consul, que les soins dont il était occupé ne lui permettaient pas de prendre des engagements quant au présent, les Valaques jetèrent les yeux sur le prince *Ypsilanti*. *Ypsilanti* s'était déjà distingué comme prince de la Molda-

vie. Il leur promettait d'ailleurs de remettre sur pied leur armée et de faire revivre leurs institutions. Les Valaques le choisirent d'autant plus volontiers qu'ils croyaient que la Porte, accoutumée qu'elle était depuis un siècle à prendre les princes parmi les Fanariotes, l'agrèerait de préférence à un indigène. La Porte cependant ne voulut point l'accepter, et nomma le prince *Soutzo*. *Soutzo* était dévoué aux intérêts français; aussi la Russie ne pouvait-elle pas reconnaître sa nomination. Elle en prit occasion de prouver aux principautés l'intérêt qu'elle leur portait, et représenta qu'elles avaient le droit d'élire leurs princes. La nomination d'*Ypsilanti* s'ensuivit. *Ypsilanti*, voué corps et âme à la politique russe, une fois prince, ne tarda pas à tromper, comme tous les Fanariotes, les espérances qu'il avait données pour gages de son élection.

(g) J'ai connu personnellement MM. Shtirbeï, Georges et Alexandre Philippesco. Je me suis trouvé avec eux dans des relations fort agréables, et j'ai surtout eu à me louer de M. Georges Philippesco, chez lequel j'allais fréquemment. Je n'ai donc, en particulier, aucun motif de malveillance contre eux; et je puis affirmer que j'ai mis dans leur appréciation moins de sévérité qu'il n'eût peut-être été convenable à la cause publique.

Quant à M. Bibesco, qui se présente aussi parmi les candidats au trône, nous n'en avons rien dit, pour éviter un double emploi. Le portrait que nous avons fait de son frère Shtirbeï lui peut être appliqué. Seulement, on s'accorde généralement à Bucharest pour lui attribuer, dans ses moments lucides, un peu plus d'intelligence qu'à monsieur son frère. Il a encore, à notre connaissance, un autre avantage sur Shtirbeï : c'est de pouvoir promettre 100,000 ducats pour le titre de prince.

(h) Farcache et Grégoire sont les membres du clergé valaque qui se sont distingués le plus par leur patriotisme. Ils ont combattu, l'un les armées turques sous Michel-le-Brave, l'autre la Russie pendant la campagne de 1828. L'un est mort les armes à la main, l'autre est mort à la suite d'un exil en Russie.

(i) Tous ceux que nous connaissons sous les noms de Valaques, Moldaves, Bessarabiens, Bucoviniens, Banatiens (habitants du Banat), Transylvaniens, s'appellent entre eux Roumans, c'est-à-dire Romains; et ils appellent Roumania leur pays, qui est l'ancienne Dacie. Les noms que nous leur attribuons en France sont tirés du nom de leurs différentes provinces. C'est ainsi que nous disons : les Bourguignons, les Picards, les Normands. Quant au mot de Valaque, il est complètement inconnu dans le pays.

FIN.